

CONVOI exceptionnel

1



UTILE

COMITÉ DE RÉDACTION

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION ET DE L'ÉDITION :: Philippe **CHAMAUX**
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION :: Jean-Baptiste **BOURGEON**
RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS :: Étienne **BONNET-CANDÉ**
Philippe **CHAMAUX**
Ronan **CHENEAU**
Sylvain **COCHARD**
Virginie **DUPRAY**
Thomas **FERRAND**
Delphine **FOLLIOT**
GRAPHISTE :: Studio Martial **DAMBLANT**
PHOTOGRAPHIES :: Étienne **BONNET-CANDÉ**
Philippe **CHAMAUX**
Agathe **POUPENEY**
Adil **RABIH**
ÉDITEUR :: **CONVOI EXCEPTIONNEL** (Association loi 1901)
IMPRIMEUR :: **IMPRIMERIE MOUTOT**

PARTENAIRES

Cultures France, Conseil Général des Yvelines, Fondation d'entreprise Hermès, Centre National de la Danse, Centre National de la Danse Contemporaine d'Angers, Centre Chorégraphique National de Montpellier, Château de Versailles Spectacles, Le Lieu Unique scène nationale de Nantes, scène nationale de Créteil, scène nationale de Maubeuge, scène nationale de Petit-Quevilly, Office National de Diffusion Artistique (ONDA), Office de Diffusion et d'Information Artistique de Normandie (ODIA), Théâtre de la Cité Internationale, Théâtre 2 Gennevilliers.

REMERCIEMENTS

Monique **BARBAROUX**, David **BOBEE**, Thierry **BORÉ**, Guy **BRIELLES**, Laurent **BRUNNER**, Martial **DAMBLANT**, Fabien **JANNELLE**, Philippe **LALLEMANT**, Rémi **MARTIN**, Florent **MAHOUKOU**, Hélène **MAZA**, Yves **OLLIVIER**, Laurence **PALMER**, Agathe **POUPENEY**, Sophie **RENAUD**, Laurent **SEBILLOTTE**, Christophe **SUSSET**, Catherine **TSEKENIS** « et tous les adhérents ».

BUREAU DE L'ASSOCIATION CONVOI EXCEPTIONNEL

PRÉSIDENT :: Philippe **CHAMAUX** :: SECRÉTAIRE :: Sylvain **COCHARD** :: TRÉSORIER :: Matthieu **PLANTEFÈVE**
NOMBRE D'EXEMPLAIRES :: 2000 :: DÉPOT LÉGAL EN COURS

CulturesFrance et le département des échanges et coopérations artistiques ont souhaité s'engager dans le soutien à **Convoi Exceptionnel** dont les objectifs rejoignent ceux développés par **Afrique en créations**. Mise à disposition d'un bureau et accueil d'un stagiaire missionné pour la coordination du projet, financement de convois de matériel techniques et documentaires, soutien aux démarches administratives vers l'étranger, mise en place de programmes de formations, etc...

Un engagement sur les trois prochaines années permet ainsi une vision à long terme de l'action de **Convoi Exceptionnel** et des projets soutenus, et encourage ainsi d'autres partenaires publiques et privés à rejoindre notre association et à développer ses missions.

AVEC LE SOUTIEN DE
CULTURESFRANCE/AFRIQUE
ET CARAÏBES EN CRÉATIONS

CE PROJET
A REÇU LE SOUTIEN
DE LA



Il s'agit aujourd'hui d'ouvrir le premier numéro d'une revue. Celle de Convoi Exceptionnel, association à but solidaire, humanitaire et culturelle. Il s'agit dans ces pages de vous faire découvrir notre action, bien modeste, mais surtout l'existence d'équipes artistiques que nous avons souhaité soutenir. Il s'agit à présent de vous convaincre de participer à cette aventure, en lisant ces pages dans un premier temps : elles vous donneront l'occasion de découvrir notre projet, et qui sait, nous l'espérons, vous inciteront à rejoindre nos actions...pour continuer à être utile.

Y-a-t'il de l'égoïsme à vouloir être utile ? Où est-ce l'acte solitaire de la réflexion qui fait naître le besoin de se rendre utile ? Et finalement comment partager cette volonté, et comment la faire vivre autrement que dans sa pensée ?

À l'heure de publier ce premier numéro, quelques doutes m'assaillent : comment expliquer simplement les raisons d'un engagement ? Comment faire entendre, comprendre, expliquer, sans paraître redondant, futile, suffisant ? Alors oui, pour faire écho à mon parcours professionnel, pour attiser les souvenirs des émotions rencontrées, pour faire résonner à cette observation certes souvent solitaire et sensible, j'ai voulu initier ce projet : avec d'autres.

D'une idée simple, d'un geste volontaire, d'un désir — peut-être égoïste — d'aider, j'ai voulu engager cette démarche généreuse, et fédérer des énergies. D'origines et d'univers différents, rassembler une communauté de cœur et de pensées au sein de cette association pour mieux porter un projet singulier : celui de partager et de soutenir des démarches artistiques sur le continent africain, mais aussi de faire évoluer notre rapport à celui-ci. Si cela était possible, transformer notre — votre — regard. Non pas le façonner, le fabriquer, le diriger, mais lui offrir une acuité nouvelle au regard justement de ces aventures qui nous attendent. Simplement, avec réserve et discrétion, accompagner des populations volontaires, dépourvues non pas d'idée et de volonté, mais de moyen et de matériel.

Partager avec eux nos expériences, mettre en jeux nos réseaux pour les soutenir, les aider, leur donner encore plus d'espaces pour créer, inventer, nous faire rêver.

Utiliser ce qui existe, ce qu'il nous reste, un peu d'humanité, de curiosité et d'amitié pour être définitivement... utile.

Il y a quelques mois les premiers pas de Convoi Exceptionnel nous ont amené à Brazzaville, m'ont ramené à Brazzaville la verte. Accompagné cette fois j'ai voulu faire découvrir une ville et son pays, ses habitants aux sourires généreux, la misère évidente, et l'ardeur à prouver chaque jour qu'un horizon existe, toujours. Les rencontres furent belles, et l'avenir de notre projet prometteur. Suite à ce séjour les premières actions de Convoi Exceptionnel vont aboutir : dans quelques semaines, une première expédition de matériel va équiper scéniquement un des lieux historiques de la ville, et rendre ainsi un théâtre à ses habitants.

Alors oui, être utile à présent me paraît nécessaire, et partager cette volonté avec d'autres essentielle : c'est le cœur même de ce projet, associatif certes, participatif, sans doute, et terriblement enthousiaste ! Nul égoïsme donc, mais un besoin réel de soutien, et l'orgueil de croire que vous serez nombreux !

KISANGANI : CHRONIQUES D'UN RETOUR

par Virginie Dupray



Chorégraphe et interprète,

FAUSTIN LYNIEKULA

conduit une démarche engagée dans tous ses spectacles et au sein du **STUDIO KABAKO** qu'il anime.

Tout en revendiquant ses origines, il interroge régulièrement sa place et son art dans ce pays contrarié de la **R.D.C.** Avec enthousiasme et une volonté acharnée, il tisse à **KISANGANI** une forme de réseau culturel étonnante et ancrée dans cette ville, pour sa population. Il invente sans cesse, ne cherchant à reproduire aucun modèle, mais s'appuyant sur l'expérience, les rencontres et la population pour faire de Kisangani une capitale culturelle, animée par la danse et les corps, mais aussi la musique, le théâtre et tant d'autres choses...

..... Décembre 2003, **KISANGANI**, retour au pays qui l'a vu grandir pour Faustin, première rencontre pour moi...

Une dizaine de jours pour (re)découvrir la ville qui vient tout juste de reprendre sa place au cœur de ce grand pays malade, la République Démocratique du Congo, ex-Zaïre, ex-Congo Belge, ex-état indépendant du Congo...

Une ville en convalescence dont les murs et les misères racontent à chaque coin de rue la guerre, celle des Ougandais et des Rwandais ou plutôt les guerres qui se comptent ici en jour, la guerre de un jour, celle des trois jours, celle des six jours... et les massacres repréailles et les maisons transformées en charnier. 2002, c'était hier.

Une dizaine de jours pour (ré)apprendre à vivre avec la famille, les familles...

Décembre 2004, nous revenons... à trois, un petit garçon est né.

Été 2005, en plein cœur des États-Unis sous Katrina, une nuit de rêve, s'impose pour Faustin, éternel voyageur, la nécessité du retour : poser ses valises à Kisangani et construire une maison.

De base arrière pour rêver, traîner, respirer, Kisangani se fait vite rattraper par les Studios Kabako et monte au feu des créations.

Automne 2006, *Dinozord: The Dialogue Series III*. s'y crée, l'équipe venue de Kinshasa ou Lubumbashi s'installe pour quelques semaines dans la ville... La pièce se lit d'ailleurs comme un cahier du retour au pays natal. Que sont devenus les amis avec lesquels du haut de ses quinze ans, Faustin a rêvé de changer la littérature et le théâtre africains (pas moins !) ? Et à quoi peuvent bien rêver les jeunes aujourd'hui dans cette ville meurtrie par la guerre ?

En 2007, s'y invente *La Fratrie errante* à partir d'un texte de Marie-Louise Bibish Mumbu. Parmi les six comédiens sur scène, trois sont boyomais (le petit nom des habitants de Kisangani).

Très vite, les Studios Kabako fondés par Faustin en 2001 à Kinshasa migrent vers Kisangani, devenue soudain une évidence, très loin du tumulte et de la saturation de la capitale, vaste bordel de huit millions d'âmes, toutes occupées à la survie quotidienne sans presque aucune infrastructure...

Pas plus d'infrastructures à Kisangani, troisième ville du Congo, capitale de la Province Orientale, mais un peu moins d'habitants, 800 000 peut-être (dans un pays où l'on ne compte plus depuis longtemps) et la respiration d'un fleuve et d'une rivière, le Congo et la Tshopo et la respiration de la forêt équatoriale...

Du vert partout, tout pousse, vite et avec vigueur, même si les grands arbres partent en grumes sur le fleuve, victimes de quelques sociétés libanaises qui coupent, ne replantent jamais et ne reversent rien, sauf dans les poches de quelques puissants ; des sociétés qui portent des noms comme Congo Futur, à la limite du pied de nez...

Kisangani, capitale du diamant, les comptoirs y fleurissent, il y a Fofo Force, Bassam très très fort, Maradona ou Soleil Mosindo, beaucoup d'argent qui transite, opaque, et ne reste pas. Seul investissement notable, quelques villas immenses aux toits multiples et de grosses voitures, des nouveaux modèles, si possible inconnus dans la place et que l'on baptise, comme la première Hummer de la ville, celle de Fofo, avec de la bière au rond-point du canon... Le diamant alimente les rêves bon marché des jeunes : aller dans les carrières en pleine forêt, creuser et peut-être revenir avec une grosse pierre, de quoi s'acheter une moto, un costume, dilapider quelques temps, avant d'y retourner là-bas invariablement, dans l'enfer des carrières.

Le bois, les diamants et puis... plus grand chose, le poisson que l'on consomme sur place, on y cultive en famille sur de petites concessions, les plantations hévéa, café, huile de palme... ont disparu depuis longtemps. La brasserie Bralima approvisionne la ville en sucrés (Fanta rouge ou jaune, Coca) et Primus-bière.

Et bien sûr, les tolekas (en lingala, littéralement « on y va ! »), symboles de la ville. On transporte tout sur ces vélos taxis made in China or India ; des hommes sur de petits coussins colorés, des bêtes, des tôles, du ciment, des régimes de banane, des montagnes de feuilles de manioc. Apparus pendant la guerre quand le manque de carburant et les réquisitions sauvages avaient fait disparaître tout véhicule de la ville et moyen de transport le moins coûteux, ils sont incontournables dans la vie quotidienne des Boyomais.

Kisangani, c'est aussi un passé, Stanleyville, avec de merveilleuses villas construites par les Belges, art déco ou façon maison-de-maître-en-Louisiane, et de petites boîtes exiguës et accolées façon cité-ouvrière-de-Manchester pour les Congolais « évolués ».

Kisangani, c'est une gare qui ne fonctionne plus, quelques bateaux qui rejoignent en deux semaines élastiques Kinshasa, un bac qui traverse le fleuve vers la commune de Lubunga quand on paie l'essence et la peine et un aéroport, qui fut un jour international, remis en fonctionnement par les Nations-Unies et qui relie aujourd'hui la ville à Kinshasa et Goma.

Une route vers l'Est qui vient juste de rouvrir après une décennie sous la forêt, on peut y joindre Béni en deux jours quand il ne pleut pas.

Enfin, une université, Unikis et quatre ou cinq mille étudiants qui ne trouvent pas de travail une fois diplômés... Une Alliance Franco-Congolaise moribonde qui survit en louant son théâtre et maintient avec soin la seule bibliothèque de la Province. Voici le territoire d'actions des Studios Kabako, une ville qui fut, une ville où il était possible de rêver à seize ou dix-sept ans dans les années 80... une ville qui pourrait devenir cette capitale culturelle (pas moins !) qui n'existe nulle part ailleurs au Congo.



Comment inscrire ainsi une démarche, un parcours singulier, celui de Faustin, au sein d'un territoire ? Les Studios Kabako n'ont jamais été une compagnie, plutôt une boîte à inventer, à chercher, à douter, mais où s'imposent certains soirs quelques certitudes, un espace jusqu'ici mental, si précieux dans ce pays-là. À Kisangani, les Studios Kabako prennent corps, au pluriel... Trois espaces dans différentes communes, pour créer un maillage de la ville, telle une acupuncture urbaine susceptibles de générer du lien, à même de réagir et de rayonner dans une économie de moyens. Une façon aussi de réagir à l'extrême centralisation d'un pays où rien n'existe en dehors de Kinshasa. Alors quitter la capitale pour Kisangani, et puis ne pas se cantonner à Makiso, centre administratif et économique de la ville, mais atteindre les périphéries et les lieux de vie, comme Lubunga, sixième commune de la ville, oubliée de l'autre côté du fleuve...

TROIS LIEUX SOIT :

...: Un lieu de diffusion donc, sur un terrain de 650 m² acquis en 2007, entre l'université et le centre historique et commercial.

...: Un lieu de résidence sur un peu plus de 4 000 m² à huit kilomètres de la ville, non loin du fleuve, une petite vallée, une rivière, des étangs à poissons et des gamins sur des remblais qui se demandent ce qu'on peut bien imaginer là... Et ce que nous imaginons avec l'architecte allemande Bärbel Müller, ce sont des espaces d'enregistrement et de répétition pour la musique, un espace de montage vidéo, un studio de répétition pour la danse et le théâtre et des logements pour des artistes invités.

...: Enfin, un troisième lieu qui reste à trouver, lieu citoyen, ouvert sur les communautés, le tissu associatif, les énergies et les difficultés du quotidien, à Lubunga, de l'autre côté du fleuve qu'on traverse en pirogue. La commune la plus peuplée de la ville, productrice d'une grande partie des légumes et tubercules dévorés par les autres communes et pourtant la plus défavorisée et laissée pour compte.

Si le spectacle vivant est toujours présent, à Kisangani, les Studios Kabako s'ouvrent largement à l'image vidéo et à la musique – l'une des scènes artistiques les plus vivantes étant le rap, né pendant les années de guerre.

Concrètement et depuis 2008, nous avons mis en place des formations artistiques, mais aussi administratives et techniques (danse, théâtre, cinéma, management culturel, ingénierie du son...), nous avons accompagné au niveau financier et logistique des artistes locaux : rappeurs, vidéastes, écrivains..., nous sommes très largement équipés en matériel son et lumière, nous avons ouvert dans une maison louée au centre de la ville le premier studio d'enregistrement professionnel de l'Est du pays et nous avons invité des artistes et opérateurs culturels, à venir échanger et rêver avec nous.

L'essentiel est de montrer que l'on peut vivre, partir et revenir, créer et construire ici à Kisangani en dépit de l'isolement, de l'instabilité, des impasses, d'un quotidien souvent impossible...

Car c'est vrai, on a parfois l'impression de nager à contre-courant, coincés entre les exigences de l'Europe et les absences d'un grand pays à la dérive. Le pays brûle à l'Est et au Nord, se remplit les poches dans la capitale, se vend par petits bouts au sud – la nouvelle est tombée il y a quelques jours, 85 % du territoire du Katanga aurait été octroyé en concessions minières, y compris les villes et villages !

Qui sait, un creuseur de diamant viendra peut-être nous déloger un jour !

Qu'importe, on construit vers le haut...

R.D.C.

La République Démocratique du Congo

La RDC compte 64 millions d'habitants c'est à dire 70 % de la population d'Afrique centrale (Congo, Gabon, République Centrafricaine, Cameroun et Guinée équatoriale) Sa superficie de 2,3 millions de km² en fait le troisième plus vaste pays d'Afrique et le 12^e du monde Le salaire moyen des hommes serait d'environ 80 \$ par mois, en parité de pouvoir d'achat (la somme est « réévaluée » en fonction du coût de la vie dans le pays) Kinshasa, 7 millions d'habitants, domine un réseau de ville en pleine explosion démographique ; Kisangani est la troisième ville du pays avec 700 000 habitants. Toutes une série de nouvelles cités ont fait irruption sur la carte urbaine du pays, autour de l'exploitation des ressources naturelles, souvent minières : Lubumbashi compte plus d'un million d'habitants, Kolwezi 800 000 et Likasi 500 000 80 % de la population est chrétienne, une minorité significative est de confession musulmane (10 %) La RDC regroupe sur son territoire quelques 250 ethnies ; 80 % d'entre elles se rattachent à la nébuleuse bantoue (Luba, Mongo, Kongo, Hutu, Tutsi), le reste est constitué d'ethnie soudanaise ou nilotique ; Presque autant de langues sont recensées. La langue officielle, le français, n'est parlée que par 10 % de la population.



La République Démocratique du Congo s'inscrit au cœur de l'Afrique centrale et équatoriale. Elle en est la quintessence, elle en détient les plus grandes richesses et cristallise tous ses problèmes.

Comme la région toute entière, elle est un quasi désert forestier. Sa superficie imposante est assez peu « remplie ».

Comme la région également, le RDC est organisée par le Congo, elle se structure autour du fleuve et compose avec les ramifications de son bassin.

Cette épine dorsale fluviale est la clef de lecture de l'organisation du pays : elle rend possible une ville comme **KISANGANI**, si loin de la capitale et de la côte, enfoncée au cœur de la forêt équatoriale. Qu'il se soit appelé Congo Belge, Zaïre ou RDC, le pays a toujours du son nom au fleuve.

Comme dans tous les pays de la région, la problématique de l'aménagement du territoire est celle de la circulation. Le fleuve Congo constitue 14 000 km de voies privilégiées mais mal entretenues. **KISANGANI** se trouve presque enclavé, à plus de deux semaines en bateau de Kinshasa. Il faut donc se replier sur d'autres moyens de locomotion. Mais sans réelles alternatives, la circulation s'en trouve restreinte et l'unité du pays en fait les frais. Sur tout le territoire, il n'y a que 2 400 km de routes asphaltées. Les rares lignes ferroviaires qui fonctionnent encore ne sont plus du tout sûres. L'avion reste la seule solution viable, mais elle est coûteuse.

L'urbanisation en RDC est également assez caractéristique de l'Afrique centrale, avec des villes comme Kinshasa, fondées sur l'administration et qui attirent une population nombreuse et le plus souvent démunie. **En extension constante, ses villes s'étalent à l'horizontal, à perte de vue.** En moins de cent ans, la capitale de la RDC est devenue la deuxième ville d'Afrique avec plus de 8 millions d'habitants. Le réseau urbain et son architecture témoignent de l'organisation ségrégationniste héritée de la colonisation, mais les infrastructures subsistantes sont dégradées et les autorités n'arrivent pas à suivre la croissance urbaine exponentielle. L'alimentation en eau et en électricité est mal assurée. La pollution n'est pas régulée. La plupart des quartiers sont insalubres et la circulation reste très difficile. **KISANGANI** est l'une de ces villes. À l'ombre des lueurs trop vives de Kinshasa, elle fait figure de province éloignée. Elles partagent pourtant de nombreux traits avec la capitale. Elle regroupe 800 000 habitants et commande la Province Orientale du pays qui s'étend sur une superficie à peu près égale à celle de la France.

« **DÉCOUVERTE** » par Stanley à la fin du XIX^e, la région tombe sous la domination des Belges qui lui donnent ses frontières actuelles. Propriété privée du Roi de 1885 à 1908, le pays devient vite l'exemple même des abus de la colonisation aux yeux de l'opinion publique européenne. Ce passé, lourd à gérer, compliqua la gestion de l'indépendance qui subvient en 1960 dans un pays en manque d'unité identitaire. Mobutu engage son pays sur la voie du « recours à l'authenticité »,

la « Zaïrianisation ». Le Congo devient le Zaïre, Léopoldville Kinshasa et Stanleyville Kisangani. Emaillée de violence et marquée par des réquisitions brutales, **la gestion hasardeuse et heurtée des années 1970 et 1980 fragilise les structures, précaires et sur-centralisées, héritées de la colonisation.** Ce système d'exploitation n'était déjà pas viable économiquement et humainement. Le départ forcé des colons entraîne la déliquescence des structures d'encadrement à tous les niveaux, politique, industriel ou agricole. Ils ne sont pas ou mal remplacés, la Belgique s'étant fait un principe d'exclure les autochtones des filières de formations : on compte une quinzaine d'universitaires congolais à l'indépendance, en 1960. Aucun médecin, aucun ingénieur. En concurrence les unes avec les autres, les équipes administratives ont rivalisé d'impéritie jusqu'à tendre à l'inefficacité et l'anarchie. La corruption arrose l'état, nourrit les potentats locaux et alimente les tensions et les rébellions. Elle favorise les fortunes faciles et accroissent les inégalités sociales déjà très visibles. Jadis montré en exemple aux pays en développement, le pays, en permanence au bord de la crise, est aujourd'hui regardé avec suspicion par les investisseurs. Les gisements cuprifères du Katanga, les mines de cobalt ou de diamant au Kasai et de la Province Orientale ne donnent plus autant qu'auparavant. Les mines de Coltan et de Cassitérite maintiennent à bout de bras le pays qui porte son lot de cimetières d'usines. Le système de production agricole, très altéré, repose essentiellement sur des monocultures rentières : l'huile de palme, le coton, le cacao. Difficilement reconvertibles, elles connaissent un lent déclin. La faim n'est pas inconnue dans ce pays riche en opportunité. La forêt, pourtant dense et riche, n'est que très faiblement exploitée.

La société congolaise offre aujourd'hui **un paysage très délabré marqué par les tensions latentes.** Depuis les années 1990, une succession de guerres civiles violentes ont tué jusqu'à 5 millions d'habitants, en grande majorité des civils, et ont engendré de très nombreux déplacés. Ces conflits se sont développés dans les failles de l'unité nationale, autant qu'elles les ont soulignés et renforcés. Les pays frontaliers, l'Ouganda, le Rwanda ou l'Angola, interviennent, par nécessité et opportunisme, afin de rétablir l'ordre que Kinshasa ne peut pas assurer et de déstabiliser encore un peu plus ce pays bien trop grand pour en être le voisin. La situation s'est calmée en apparence depuis l'assassinat de Laurent-Désiré Kabila, le tombeur de Mobutu, en 2001. Son fils Joseph a depuis pris le pouvoir, ramenant un calme précaire et une vague impression de démocratie. Beaucoup reste à faire pour créer les conditions de l'espoir et du futur.

« Dans maintenant, il y a tout ce qui existe. »



Sensible et généreux, Orchy Nzaba de par un don inné, fédère à Brazzaville une quantité d'artistes et de mouvements qui font de cette ville la capitale de la danse en Afrique centrale. Après avoir fondé un festival Makinu Bantu, qui explore les formes chorégraphiques les plus contemporaines, il intensifie sa démarche en dispensant une succession de formation, et rêve à présent de créer ce lieu pluridisciplinaire qui pourrait faire rayonner une création artistique congolaise. Avec les armes de la volonté, ils sont nombreux à l'accompagner dans cette démarche à Brazza la verte.

Combien de fois avons-nous vu Orchy Nzaba David et moi* ? Pour ma part cinq ou six fois pas plus. David Bobee tout récemment a eu la chance de travailler avec lui au Lieu Unique à Nantes. Des rencontres qui chaque fois nous ont bousculé intellectuellement, émotionnellement... La première fois que nous avons entendu le nom d'Orchy Nzaba, c'était dans la bouche de Philippe Chamaux il y a trois ans : « **Orchy aimerait que vous veniez à Brazzaville, je ne vous en dit pas plus...** ». À cinq mille kilomètres de distance, Orchy nous invitait avec David sans nous connaître, à nous immerger dans la ferveur créatrice qui sévit aujourd'hui à Brazzaville et qu'il soutient de toutes ses forces. Un soir, à la terrasse d'un bar de Bakongo, cœur brûlant de Brazza, quelques jours seulement après notre arrivée Orchy nous explique tout, le contexte, son parcours et surtout son projet, son projet pour la danse, son projet pour les danseurs à Brazzaville mais aussi bien au-delà, pour la culture, pour le Congo. Ce soir-là Orchy doit tout nous expliquer, parce qu'avec David nous ne savons rien ou si peu (de l'Afrique, du Congo, encore moins de sa culture). Avec ce phrasé qui est le sien, cet art du cheminement calme, circulaire, cette façon de ne rien oublier, Orchy pose les pierres patiemment une par une. Le projet d'Orchy « **embrasse** », est un « **tout** », parce que « **tout ça va ensemble** » ; il n'a jamais séparé son ascension sur la scène internationale comme chorégraphe de la question du « **long terme** » à Brazza, de la défense bec et ongle d'« **une vraie**

* David Bobee et Ronan Chéneau travaillent régulièrement ensemble au sein de la Cie Rictus

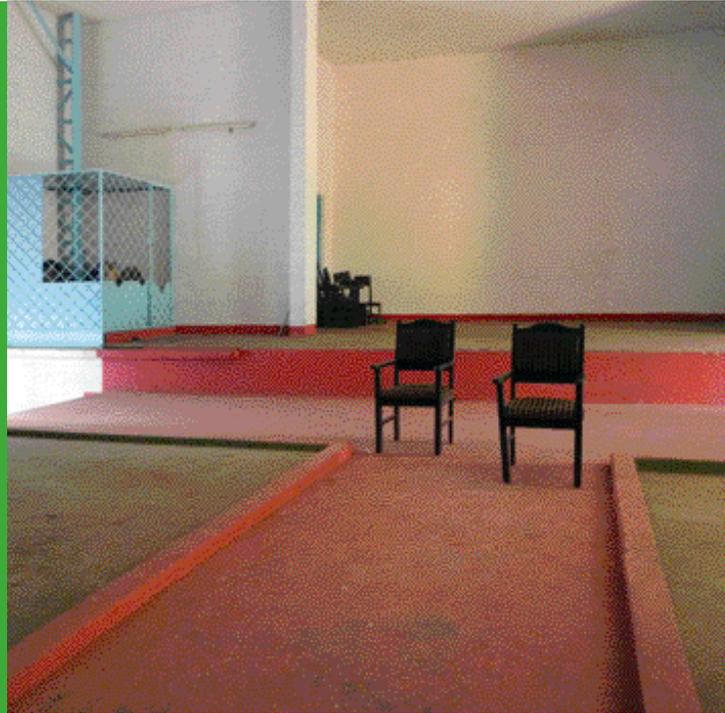
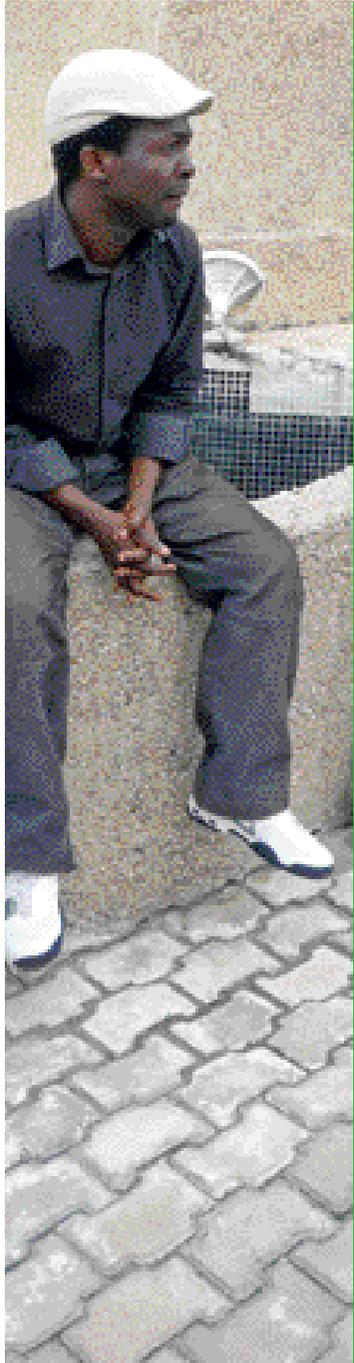
politique culturelle au Congo », par et pour les artistes congolais. « **Qu'est-ce qu'une culture dans un pays ?** » demande Orchy et aussi « **Comment on développe un pays ?** »... Chaque fois qu'une porte s'est ouverte pour lui, il l'a ouverte un peu plus grande pour que les autres puissent y entrer. Comme un réflexe. Nous l'écoutons, nous voyons opérer cette détermination tranquille qui est la sienne, souriante toujours, donc inflexible, invulnérable. La question culturelle pour lui se trouve au cœur du politique, place essentielle qu'elle est souvent loin d'avoir, quel que soit le pays. Les questions sont lâchées : comment pratiquer une danse contemporaine à Brazzaville considérée pour elle-même, et non à la remorque des créations occidentales ? L'art contemporain, dit-il, n'est pas plus la propriété de l'Occident que la tradition n'est une exclusivité Africaine... et puis, « **il y a de la tradition chez vous aussi !** ». L'urgence est de changer, de déplacer les regards, parce que les choses ont changé. Parce que le contemporain, le présent « **appartient à tout le monde** ». Cela paraît si simple, et pourtant... La question du regard de l'Occident sur l'Afrique se pose réellement, et vice versa ; se pose aussi la question du regard de l'Afrique sur elle-même. Il n'est pas bon pour l'Occident « **de se considérer toujours au centre** ». Nous nous prenons à rêver, mais au fond, la création a-t-elle une patrie ? et la jeunesse, a-t-elle une patrie ? et la misère ?...



Tranquillement ce soir-là, Orchy nous mène au cœur des questions qui brûlent, en France et partout, au cœur de notre histoire commune. Quelque chose se dessine comme une alternative pragmatique à des discours omniprésents comme celui de Dakar. Une alternative où les centres se sont déjà déplacés. Il faut du « **courage** » dit souvent Orchy. Celui de défendre son identité sans se recroqueviller. Orchy ne se paye pas de mots, même s'il faut passer par eux, « **ça passe par la parole** », toujours. Tranquille, Orchy met « **la pression** » ; sa douceur, sa détermination calme sont le contraire du pragmatisme agité, l'inverse d'un activisme de façade ; les médias affirme-t-il sont un moyens, mais ne doivent pas être (comme trop souvent) la fin du politique, dans tous les sens du terme. Dans ses rapports avec la politique congolaise, avec les institutions françaises, c'est un jeu délicat, « **tenir jusqu'à bout sa position** ». Pas de choc frontal, met dans la balance tout son poids d'artiste reconnu. Il se fait respecter pour cela. « **Tenir** » dit souvent Orchy, et ce avec la force des rencontres qu'il a le don de créer. Insister et tenir comme il le fait entre les forces contraires. Insister et tenir devant les hommes et les femmes de toute facture qu'Orchy rencontre inévitablement de part le monde, tenir devant les hommes et femmes de pouvoir, dont les priorités sont de moins en moins questions de culture, tenir pour les jeunes danseurs de Brazza qui eux, tiennent au quotidien dans un pays dévasté.

Tenir entre une aide française précieuse pour la culture qui diminue comme peau de chagrin, vue parfois comme une forme d'ingérence, et tenir auprès des politiques congolais pour une indépendance et un financement pérenne de la création dans le pays. Orchy, enfin, nous parle de sa passion du CEFRAD, salle de spectacle à Brazzaville où se produisaient théâtres et ballets nationaux. Lieu magnifique malheureusement abîmé, mais où seul aux yeux d'Orchy, peut commencer la réalisation du projet, l'affirmation d'une création contemporaine congolaise affranchie de toute tutelle quelle qu'elle soit ; un lieu où affirmer l'art vivant, un art du présent au Congo justement parce que c'est un lieu incontestablement chargé d'histoire, parce que ses murs portent la mémoire de l'indépendance, sans parler du Discours de Brazzaville, inaugurant pour la France le premier pas vers l'affranchissement du nazisme. Orchy veut faire du CEFRAD un lieu des libertés, il nous invite à y travailler David et moi, avec des artistes congolais. Telle était l'une des raisons de cette invitation à Brazzaville. Il y aurait tant à dire...

« **Dans maintenant, il y a tout ce qui existe** », ainsi nous parlait Orchy ce soir-là, cet artiste-diplomate jonglant entre Occident et Afrique, avec une force et une manière nouvelle, révolutionnaire peut-être, d'assumer calmement les contrastes, comme en témoigne le titre d'une de ses prochaines créations : **Le Nègre de lumière.**



En avant marche !



Il y a encore quelques années, la danse contemporaine au Maroc n'existait tout simplement pas. **TAOUFIQ IZEDDIU** a créé en 2002 à **MARRAKECH**, avec **BOUCHRA QUIZGUEN** et **SAÏD AÏT EL MOUMEN**, la première compagnie de ce type. Mais une compagnie ne pouvait suffire. Ce jeune chorégraphe sur-actif a vite compris qu'il fallait socialiser la danse pour qu'elle ait une réelle influence. C'est tout naturellement donc qu'il a mis en place une formation professionnelle et créé le festival **ON MARCHÉ : PREMIER FESTIVAL INTERNATIONAL MAROCAIN DE DANSE CONTEMPORAINE**. La cinquième édition de cet événement inventif et exigeant se déroulera en janvier 2010.



Marrakech, première ville touristique du Maroc. Capitale scientifique. Celle qui jadis donna son nom au Royaume. Située au centre du pays et fondée en 1062, Marrakech fût l'ancienne capitale de plusieurs dynasties historiques : les Almoravides, les Almohades et les Saadiens. C'est sur ce territoire que s'est inscrit depuis 2005 le festival *On marche*. Non pas sans difficulté. Car rien ne prédestinait à sa réussite : hormis le folklore, le paysage marocain est particulièrement avare en initiatives artistiques. Il a fallu braver une absence totale de financements, quelques tabous sur le corps, et quelques tabous politiques sur la présence d'une danse non traditionnelle dans l'espace public et dans les rues. Pourtant le festival a su s'organiser et contaminer largement la ville. Si le Maroc est la cinquième puissance économique d'Afrique, et si cette monarchie constitutionnelle proclamée en 1962 par Hassan II paraît libre, il ne faut pas pour autant oublier que c'est un pays musulman à plusieurs vitesses, c'est-à-dire un pays où les très grandes richesses côtoient une population majoritairement pauvre, voir très pauvre. Le chômage y est omniprésent ; la liberté de

la presse, très relative. On ne critique pas le régime ouvertement. Au Maroc, la surveillance autoritaire est partout. Et la répression peut y être sévère, d'autant plus depuis les attentats terroristes de 2003 à Casablanca. Dans ce contexte, un art comme la danse a quelque chose de très superflue. Bouchra Quizgen, co-organisatrice des trois premières éditions du festival et co-fondatrice de la compagnie Anania avec Taoufiq Izzediou, nous dira : « oui, c'est difficile de développer son travail au Maroc, principalement pour le spectacle vivant contemporain. Et de faire comprendre qu'une société sans art n'évolue pas. Il faut beaucoup d'endurance et de patience. Mais cela nous apprend aussi à trouver des solutions... » Le gouvernement marocain a fini par prendre conscience de l'importance du festival même s'il faut sans cesse mener le combat pour cette reconnaissance. Pour la première fois, lors de la deuxième édition, le ministère a aidé financièrement en payant directement les artistes. Mais un changement de direction a interrompu ce soutien. Les artistes ne sont pas payés. « Culturesfrance nous aide pour les transports, l'ambassade de France nous aide pour les logements, des artistes et habitants de Marrakech nous aident pour la nourriture ; et le Centre Chorégraphique National de Tours de Bernard Montet nous soutient matériellement, moralement et artistiquement. Selon la nationalité des artistes, les instituts de différents pays interviennent aussi, comme l'institut Cervantès ou le Goethe Institut » explique Taoufiq.

Le parcours. C'est en 2005 que Taoufiq Izzediou décide de créer le festival. Jeune danseur atypique, passé par la boxe puis le théâtre, il ambitionne de forger une danse contemporaine proprement marocaine, qui garderait l'énergie et la pulsion des danses populaires. Danses qui libèrent momentanément les corps et les esprits des pressions sociales et des frustrations marocaines. C'est pour cette raison que son action se démultiplie : compagnie, formation, festival. Le but est de créer un réel impact et un développement artistique inédit dans le Maroc actuel. Dans les années 2000, Taoufiq fait la rencontre décisive de Bernard Montet lors d'un stage à l'Institut Français de Marrakech. Il lui transmet un solo de Suzanne Buirge : « *Danse Nord* » dont il devient le dépositaire. Taoufiq intègre ensuite la compagnie de Montet et joue dans « *O More* » avec un trio de musiciens gnawas. La première du spectacle aura lieu à Marrakech, un certain 11 septembre 2001... Puis viennent les autres créations « *Parcours 2C (vobiscum)* » ou encore « *Apartae* ». Il devient permanent du CCN de Tours dont Bernard Montet est le directeur. Entre temps il aura créé plusieurs pièces avec la compagnie Anania qu'il fonde entre autre avec Bouchra Quizguen à Marrakech. Tout deux jouent essentiellement en Europe et en Afrique. Ils présentent ensemble au festival Montpellier Danse en 2006 la pièce « *Déserts, désirs* ».



Bouchra Ouizguen, de son côté, vient de faire sensation dans l'édition 2009 de ce même festival avec « *Madame Plaza* », pièce sur et avec des aïtas, c'est-à-dire, au départ, l'équivalent marocain des geishas japonaises, devenues aujourd'hui davantage des artistes populaires de cabaret mais dont le statut est plus proche de la prostituée, à la fois admirée et méprisée. Taoufiq, lui, aura créé sa propre formation et plusieurs pièces en tant que chorégraphe dont le superbe « *Āataba* » (le seuil), créée en 2008 aux rencontres Chorégraphiques de Seine-Saint-Denis, et jouée, entre autre, au festival Danse d'Ailleurs du CCN de Basse-Normandie. Pour la formation, il part d'un simple constat : « pour construire la danse contemporaine au Maroc, qui était totalement inexistante et ignorée, il fallait former des danseurs » et tisser un réseau d'amateurs. C'est ainsi que s'est construit le public du festival qui est devenu de plus en plus important et qui participe activement à la manifestation. Sa formation professionnelle qui a duré deux ans, a été suivie par près de cinq cents personnes. Avec cette initiative, une nouvelle génération de danseurs s'est créée et beaucoup d'entre eux dansent désormais dans la compagnie. Le défi Festival « Je l'ai d'abord voulu uniquement pour les marocains, nous dit Taoufiq Izeddou. Pour tester et voir comment le public allait l'accueillir. La première année s'est faite sans soutien et sans argent, pour montrer aussi que l'on peut faire les choses sans être « assisté ». Et c'est parce que la première année a été un succès qu'une deuxième édition est née ». Le festival est ambitieux et foisonnant. Rapidement il devient international. Dans la quatrième édition qui vient de se dérouler, on aura vu plus de quatorze nationalités se côtoyer parmi lesquelles, l'Inde, la Norvège, l'Allemagne, le Japon, le Burkina Faso, la Tunisie, la Belgique, l'Iran, Madagascar etc. au travers de chorégraphes tels qu'Hooman Sharifi ou bien encore la fraîche et jeune équipe de We Insist (Mia Habib, Jassem Hindi et Rani Nair). Mais le festival a aussi l'intérêt de décliner de multiples propositions qui ne se limitent pas aux représentations. Il y a par exemple le programme « Danse contre nourriture » (inspirée du « pétrole contre nourriture » qui a eu lieu en Irak dans l'après deuxième guerre du golfe) où « tu dances, tu manges et tu discutes chez l'habitant ». Cette expérience s'est prolongée sur l'année. À partir de la 2^e année, le festival développe des axes autour de la réalité du pays comme par exemple le programme « Danse flap'art », expression issue de « trois années passée à squatter, faute d'espace, un appartement pour danser. « C'est là que nous avons commencé à montrer des œuvres directement chez les marocains. Parce que la danse ne demande qu'un corps et un espace, tu peux créer n'importe où : dans les appartements, dans un parc, dans une école... » Petit à petit le festival s'est mis à investir la rue, dont la célèbre et très touristique place Jemaa El Fna, ce qui a nécessité de longue négociation

avec les autorités : « on a réussi à bloquer le cœur de Marrakech depuis la deuxième année avec une marche lente sur 100 mètres pendant une heure avec une troupe de 30 musiciens qui jouent à un rythme très lent. ». Ainsi le festival a su s'étendre et a été largement suivi par la population. Plusieurs lieux se sont greffés au projet : le Théâtre Dar Atakafa, l'Institut Français, le Palais Badi, le Théâtre Royal, l'École des Arts visuels, la Fondation Dar Bellarj... Outre des expositions photos et vidéos autour du corps et du mouvement, Taoufiq a initié des débats autour du statut de l'artiste au Maroc et des discussions publiques. Mais il tempore : « j'ai commencé à les supprimer parce qu'elles s'apparentaient de plus en plus à une séance de psy... Au Maroc, il faut agir, il faut arrêter de se plaindre, il faut des solutions, des propositions et donner l'exemple à des pays comme l'Algérie et la Libye. »

Le Maroc est un pays touristique riche de mixité, au carrefour historique des influences berbères, arabes, espagnol, juives et noires africaines. C'est un pays qui est encore en développement. Mais qui économiquement semble être sur la bonne voie. Depuis les années 2000, il met en place une politique fiscale attractive en matière d'offshoring qui place le pays en troisième position après l'Estonie et la Chine. Mais à part des centres d'appels délocalisés et l'aéronautique, le Maroc est-il capable de développer une réelle et forte politique culturelle indépendante ? Est-il capable de considérer qu'un festival comme *On Marche* participe, à son échelle, au développement et à la prospérité de son pays ? Les premiers signes viennent de l'intérieur. Du bouillonnement artistique que font naître des chorégraphes tels que Taoufiq Izeddou et Bouchra Ouizguen. La rage au cœur, dans l'énergie, dans la persévérance. Dans la façon d'émettre en réseaux les énergies, et d'ouvrir vers l'extérieur le Maroc tout en étant dans une démarche exigeante et très personnelle. *On marche* donne plus que de l'espoir. Il réalise l'espoir. La marche, en plus d'être un des fondamentaux de la danse, est une conquête.



le Maroc

.... Le Maroc compte 31 millions d'habitants ; la population a doublé depuis 1970 La majeure partie de la population est d'origine berbère, la pénétration arabe ayant été tardive et assez « superficielle ». Elle a donné au pays sa langue officielle, l'arabe, et sa religion, l'islam sunnite, mais 50 % de la population reste berbérophone en dépit de politiques discriminantes, preuve de la vivacité de la culture berbère, surtout dans l'arrière pays montagneux ; la diversité de la population du pays s'est appauvrie avec l'indépendance et notamment le départ de la communauté juive autochtone Le taux de fécondité est de 2,5 au Maroc, de 2 en Tunisie et de 2,1 en France 30 % de la population a moins de 15 ans 3,2 millions de marocains vivent en dehors de leur frontières, dont 85 % se sont établis en Europe (1 million en France, 500 000 en Espagne). Cette partie de la diaspora est majoritairement masculine dont beaucoup bénéficient de la double nationalité. Moins de 15 % des marocains de l'étranger séjournent dans des pays arabes (Libye, Golfe) ou en Amérique (États-Unis et Canada). En Afrique Noires, d'anciens réseaux de commerçants maintiennent quelques ressortissants, principalement en Côte d'Ivoire ou au Sénégal le salaire moyen des hommes s'élève à 640 \$ par mois en parité de pouvoir d'achat ; un « SMIC » est fixé à 230 Le Produit Intérieur Brut par habitant des Marocains (1700 \$) est 25 % inférieur à celui des Algériens (2200 \$) Selon qu'elle intègre ou non le Sahara occidental, la superficie du Maroc varie entre 440 000 et 700 000 km²; elle s'étend, entre le nord et le sud, sur plus de 2100 km En 1900, le Maroc comptait 27 villes et 400 000 citadins ; en 2000, 300 villes accueillent 20 millions de Marocains Au nord-ouest du pays, Rabat et ses 700 000 habitants est la capitale politique du pays ; non loin, Casablanca et ses 4 millions habitants en est la capitale économique ; à l'intérieur des terres, Fès, 900 000 habitants, est un centre culturel et spirituel d'importance ; plus au sud, Agadir, grand port de pêche, est la première ville touristique du pays Marrakech compte 1,5 millions d'habitants et accueille chaque année autant de visiteurs ; c'est près d'un tiers des 6 millions de touristes qui visitent le Maroc tous les ans.

Le Maroc gère un territoire très étendu, à la fois montagneux et aéré, unissant une bande littorale ouverte et des solitudes arides autour d'un formidable château d'eau central. Pays des grands espaces et des vastes horizons, le Maroc étale paisiblement une riche diversité de paysages et de milieux. On y passe en quelques heures des criques méditerranéennes aux oasis verdoyantes, des alpages enneigés aux causses dénudées.

Il possède d'importantes ressources en eau qui ont été mises au service d'un investissement agricole continu et innovant ; son économie se modernise progressivement sur les bases solides d'un artisanat traditionnel vivace. Il a mis en œuvre le meilleur réseau routier d'Afrique et ses ressources en phosphate le propulse au rang de premier exportateur mondial, devant les États-Unis et la Russie ce qui lui permet de compenser son manque d'hydrocarbure.

Le Maroc s'est forgé une identité de grenier du Maghreb : le secteur primaire mobilise 45 % du marché du travail. À cette gestion raisonnée et volontariste de l'héritage agricole colonial s'opposent l'insuffisante productivité des pêches maritimes et le retard industriel. Si le tourisme tire l'économie vers le haut, il est loin d'en être le moteur : le secteur engendre 7 % de la richesse nationale quand l'industrie en crée 30 %. Dépendante de l'extérieur, la croissance est forte mais chaotique. Le gouvernement maintient depuis l'indépendance un cap libéral, du moins en matière d'économie. Malgré le rôle encore affirmé du Roi en personne dans les grands secteurs monopolistiques, rien n'est fait pour décourager les investisseurs ni réguler leur emphase. Le Maroc en récolte les bénéfices mais il encaisse aussi les inégalités géographiques et sociales que renforce l'afflux concentré des richesses.

Ces différences sont autant d'inégalités qui mettent à l'épreuve l'unité du pays et la résilience du tissu social. Le développement économique du pays n'a pas réussi à entraîner avec lui l'ensemble de la population ni à favoriser l'émergence d'une classe moyenne épaisse comme dans l'Algérie voisine. La croissance entretient le fossé toujours grand entre les élites, bonnes gestionnaires et souvent occidentalisées et le gros de la population, plus pauvre et très conservateur. Des ruraux « arriérés » aux urbains déracinés, la réalité sociale reste précaire pour une majorité de Marocains.

Les disparités de peuplements se conjuguent avec les différences de rendements de mise en valeurs : les pays riches, des plaines céréalières irriguées aux hubs touristiques, s'opposent fortement aux pays pauvres, paysannerie villageoise obsolète ou oasis surpeuplées. Une diagonale d'Oujda à Agadir, isole, au Nord-Ouest de ce hiatus humain et historique, une fine bande côtière qui regroupe les principales villes, en voie de conurbation ainsi que l'agriculture développée, les industries et la majeure partie de la population. Les investissements y sont très localisés et les équipements ont du mal à suivre le rythme de la croissance démographique encore élevée, surtout en milieu rural.

Le décalage entre la croissance exponentielle et sa répercussion sur la réalité sociale est d'autant plus difficile à supporter que le tissu social est distendu, fragile et déjà lourdement sollicité. Les émeutes de 1981 et 1984, ou plus récemment les émeutes de la faim en 2008 sont là pour le rappeler.

Le Maroc est un des pays arabes les plus maritimes. À sa double ouverture, atlantique et méditerranéenne, répondent des flux, humains et financiers, qui animent et bouleversent le pays. Le Maroc entretient des liens très forts avec l'Europe, la France et l'Espagne en particulier. La coopération économique et politique entre les deux ensembles s'intensifie encore avec notamment l'impulsion nouvelle qu'a donnée au processus de Barcelone la création de l'Union pour la Méditerranée. De nombreux blocages résistent à l'ouverture du pays. Les humains circulent moins bien que les capitaux. Pour les candidats à l'émigration, les portes des pays du Golfe se sont fermées, après celles de l'Europe. La frontière avec l'Algérie est restée opaque depuis que les deux pays alternent entre guerre et froid diplomatique. Le sentiment d'enfermement est frustrant dans un pays qui ne s'ouvre pas aussi spectaculairement qu'il n'y paraît.

Depuis les villes relais créées par le protectorat français, l'urbanisation s'est vite développée, au risque d'un exode rural brutal. Depuis peu, les urbains sont majoritaires au Maroc. Comparé à celui des voisins marocains, le phénomène y reste toutefois assez équilibré et le pays ne connaît pas la macrocéphalie habituelle des villes du tiers-monde. Au milieu de ce tissu urbain en pleine expansion, **MARRAKECH** fait office de vitrine trompeuse. Ses deux millions de visiteurs annuels ont fait de l'iconographie de cette seule ville la métonymie du pays tout entier. Remparts rouges et palmeraies irriguées, souks exotiques et boutique de mode, la cité est la porte d'entrée d'un Maroc traditionnel et occidentalisé en plein bouleversement. Et pourtant, **MARRAKECH** ne vit pas plus du tourisme qu'elle n'englobe la réalité complexe et diversifiée de ce pays en pleine ébullition. En pleine expansion, le secteur touristique n'emploie pas plus de 15 000 Marrakchis, sur le million d'habitants que compte la ville. Ses effets ne sont certes pas négligeables, l'argent permet de retaper les devantures de magasins et fait monter les prix de l'immobilier, mais le tourisme n'est pas l'angle le plus pertinent sous lequel aborder **MARRAKECH**. La ville est essentiellement industrielle. Elle vit et se construit avant tout autour de la manufacture, l'artisanat et l'agroalimentaire qui font vivre 60 % de ses actifs. À l'échelle du Maroc, **MARRAKECH** occupe une place privilégiée quoique marginale. Elle a donné son nom au pays et en a parfois été le centre politique. Elle symbolise l'important poids du sud dans l'histoire d'un pays aujourd'hui extraverti au nord et à l'ouest. La ville, malgré sa puissance, ne règne que sur un étroit territoire administratif, son aire d'attraction est pauvre et elle a du mal à s'imposer comme capitale régionale. Au sud d'un pays du Nord lui-même à l'ouest d'une région orientale, **MARRAKECH** n'en finit pas de captiver et d'attirer tous les regards, sans se laisser jamais bercer.



POURQUOI



Passé le rouge des toits de taule rouillée, Brazzaville est une ville étonnamment verte. Les taxis sont verts bouteille, le toit de la cathédrale, vert émeraude, les manguiers le long des routes, verts fruit. La capitale reflète bien tout le pays, mangé au trois quart par la forêt équatoriale. Un ciel bas de nuages couvre la ville jusqu'en début d'après-midi, lorsqu'une lumière jaune et chaude vient alourdir les températures. Une semaine là-bas. C'était la première mission de Convoi Exceptionnel en Afrique. Aller sur place devenait pour nous impératif, même si nous ne savions pas vraiment pourquoi. Qu'avons-nous été chercher là-bas, à Brazzaville ? Observer et rencontrer pour mieux rendre service. Pourquoi pas ? Mais quand on n'a pas encore touché le sol du pays que l'on compte investir, cela peut sembler paradoxal. À qui rendre service, pourquoi et comment ?

Orchy Nzaba avait tout organisé pour que ce bref séjour soit « rentable », pour que nous puissions rencontrer un nombre inimaginable de gens, artistes ou politiques, dans le plus de lieux possible. À la sortie des répétitions ou au cours de déjeuners sur le pouce, nous avons tenté de comprendre les motivations de ces danseurs qui ont une foi et une énergie incroyables. Saisir leurs ambitions et aider à les mettre en forme. Identifier les opportunités à saisir et se faire une idée de la mesure dans laquelle tout cela sera possible. Nous avons couru les institutions et les bars de nuits pour croiser le plus d'officiels possible, leur détailler nos intentions et montrer qu'Orchy n'était pas seul.

Nous avons sillonné la ville, tenté de comprendre son organisation et s'imprégner de son ambiance. Chaque quartier a ses habitants et ses habitudes. Selon les quartiers, les enjeux et les contraintes varient pour organiser des spectacles ou des happenings chorégraphiques. Mais énumérer ce que nous avons fait ne révèle pas ce pourquoi nous l'avons fait. Il faut encore interroger ces expériences accumulées, une semaine durant, de manière acharnée et festive. C'est dans le bain, au contact de toutes ces personnes, que le sens de notre engagement a commencé à prendre forme, même si nous nous en sommes rendu compte après coup. Comme autant de graines de petit poucet semées là-bas et qui, depuis, n'en finissent pas de nous guider.

Très vite, il nous est apparu que les acteurs de terrain que nous rencontrions se faisaient de la « culture » et de l'« art » des idées bien diverses. Selon leurs âges, leurs fonctions et leurs formations, s'est dévoilée une véritable typologie de sens qu'il nous fallait appréhender. Au ministère de la « Culture et des Beaux-Arts », l'art c'est avant tout la musique et la littérature. Ça doit être populaire et traditionnel. La danse contemporaine, c'est une affaire de blanc qui n'est pas nécessairement vue d'un bon œil. Orchy Nzaba n'a-t-il pas été « élevé » au Centre Culturel Français ? Certains de ses anciens camarades, devenus eux aussi artistes avec, souvent, moins de succès, reprennent à leur compte ces critiques pour se forger une vision encore plus restrictive de l'art. Il a voyagé et il a commencé à gagner de l'argent.

BRAZZAVILLE ?

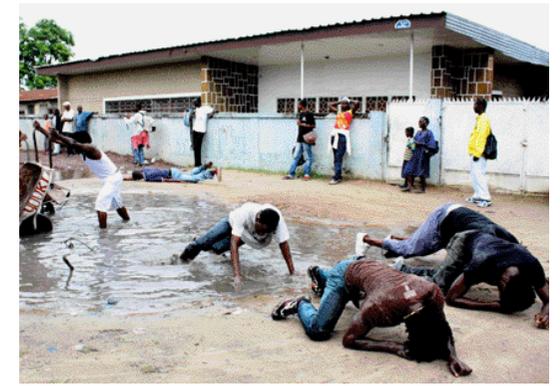


Dans l'air flotte comme une suspicion, un peu jalouse, qui l'accuse à demi-mot de s'être corrompu à l'extérieur et d'avoir oublié les siens. Comme nous leur faisons part de nos ambitions « humanitaires et culturelles », il nous a bien fallu, en retour, interroger le sens que nous conférions à ce mot, « Culture ». Nous avons été contraints de savoir pourquoi agir sur l'ART, pourquoi agir PAR l'art et pourquoi sur CET art-là, la danse contemporaine ; réévaluer ces mots pour se sentir suffisamment solide et légitime pour pouvoir agir les mains et la tête libres. Selon qu'elles sont compatibles, conflictuelles ou contradictoires, ces définitions délimitent les marges de manœuvre dont nous disposons et les limites entre soutien et interventionnisme.

Très vite, Convoi exceptionnel s'est rendu compte qu'il était au beau milieu d'un champ de bataille créatif d'une ampleur insoupçonnée. Orchy était notre guide, avec d'autant plus de ferveur qu'il est partie prenante dans les combats. Il lui faut mobiliser toute son énergie et son intelligence pour arriver à faire la part des choses, départir la fermeture d'esprit de la jalousie et rétablir sa vérité. Il ne dissocie pas sa carrière de chorégraphe de la danse en général. Malgré les crispations, il rassemble tout ce qu'il a pu grappiller, comprendre et inventer pour les offrir au public ou au débat. Ses mots et ses démarches participent à la délimitation et à la caractérisation de l'Art dans son pays. Il porte en lui cette ambition artistique mais également intellectuelle. Au cours de soirées tardives, il devient assourdissant lorsqu'il s'explique, se défend et s'emporte.

Il parle de sa « conversion » à la danse contemporaine à la fin des années 1990 quand, au delà des mouvements qu'il répétait, il dit avoir perçu une logique des corps et une exigence des gestes. Il n'a eu depuis de cesse de les travailler, de les défier et de les investir. L'Afrique a participé depuis 20 ans au renouvellement de la danse contemporaine qui s'épuisait un peu ailleurs, comme à bout de cycle. Orchy compte donner les moyens à sa communauté de contribuer à ce débat qu'il considère international. Il a eu l'occasion de voyager, en France ou ailleurs, et d'emmener avec lui d'autres artistes en résidence ou en représentations : une vraie surprise ! L'État Congolais ne voulait jusqu'ici accorder de visa de départ à ses ressortissants, de peur de ne jamais les voir revenir. Évidemment, nous soutenions Orchy dans ces échanges, parfois tumultueux. Mais plus encore, nous étions ravis de découvrir que ces échanges existaient, de sonder leur richesse et leur vivacité. Ils recouvraient des enjeux artistiques et même plus. La conscience que l'on a de soi, les conflits entre les générations et les classes, la formation intellectuelle des élites et leur manière de gérer la communauté, l'échange des idées, l'ouverture aux autres. La danse contemporaine était un art noble en pleine évolution, et, en plus, elle permettait d'agir. Elle était vraiment le but et moyen de l'action de Convoi Exceptionnel.

Nous avons débarqué dans ce Brazzaville là, au cœur d'une ébullition de performance, de travail et d'intelligence qui nous a surpris, intrigué et remis en cause.



Nos inquiétudes de petit blanc ont vite été dépassées par ces artistes bien plus au fait de la France que nous ne l'étions de l'Afrique, et par la vision ferme et défiante qu'Orchy se fait de son art. Français culpabilisés essayant à tout prix de faire un sort à cette culpabilité ; obsédés par nos obsessions : le colonialisme, l'Afrique, notre pâleur de peau et les identités qu'elles recouvrent : il nous fallait évacuer tout cela. Non pas que cela ne compte pas pour eux, mais ils ont d'autres choses à prouver et à faire, ils sont bien d'autres choses, plus riches et plus neuves, ils ne nous ont pas attendus et il était temps d'en prendre acte.

Finalement, cela a été presque facile de passer à autre chose. D'emblée, la simplicité d'approche désarçonne et oblige à revoir à la baisse ses prétentions. L'audace, l'obstination et la clairvoyance de cette avant-garde aveugle, assourdit et déboussole. Les voir répéter aussi tôt, aussi longtemps ; tenir les rendez-vous chez le conseiller du ministre l'après-midi même pour une subvention ; entre temps faire de la figuration pour un ami apprenti cinéaste ; gagner de quoi manger au moins deux fois par jour dans une vague combine ; et puis, le soir venu, sortir, à l'improviste dans les Ngandas à la mode qui étalent leurs tabléées à perte de vue le long des trottoirs, rejoindre une bonne amie sur laquelle le plus grand mystère est conservé, il faut bien vivre.

On se sent tout petit devant tant de choses qu'on ne connaît pas. On n'est pas plus légitime pour autant, à agir ou à aider, mais on se trouve stimulé comme jamais.

C'est plutôt bon signe, lorsque le doute qui tenaille se mue en interrogation et quand l'intrépidité devient de l'assurance. Tous les matins, nous repartions à la découverte d'une ville qui se laisse facilement arpenter. L'impression de douceur que dégage cette ville, théâtre de violents affrontements dix ans auparavant, frappe à coup sûr. Les stigmates de l'agressivité et les marques de crispation sont rares, comme des îlots parsemés qui rappellent un passé récent et problématique. Il y a l'hôtel Cosmos, intégralement pillé durant les guerres civiles des années 1990, dont il ne reste plus que le strict minimum, des caissons de béton gravés d'impact de balles. Sur une des artères de Makélékélé, il y a la carcasse rouillée d'un char abandonné par les ninjas ou les cobras qui s'affrontaient alors, vaguement taguée ou repeinte depuis par des artistes locaux plus ou moins avertis. Ces quelques exceptions condensent la tension de la situation sociale actuelle, comme pour mieux l'évacuer. Ailleurs, l'agitation est douce et créatrice et Brazzaville conserve l'aspect poli que lui confère son plan hippodaméen. Elle a l'allure débonnaire et affable d'une province qui n'oublie pas d'être animée.

Si Brazzaville se laisse facilement aborder, c'est une ville qui ne se regarde pas beaucoup. Tous les bureaux des administrations qui gèrent la ville et le pays tournent le dos à Brazzaville. Depuis leurs fenêtres tout en haut de tour Nabemba, on ne voit que Kinshasa, comme un horizon indépassable. De tous les bâtiments qui témoignent de la fougue et de l'ambition en vigueur à l'indépendance — formes modernistes et autochtones, matières nouvelles et brutes, lignes audacieuses en apesanteur — les cartes postales à dispositions des rares touristes n'en font aucune mention. Elles préfèrent se focaliser sur le passage, pourtant furtif, du Général De Gaulle dans la ville, soixante ans auparavant, ses lieux de prédilections et les statuette érigées depuis à son effigie. Brazzaville est travaillée en profondeur par sa jeunesse et ses artistes qui veulent changer les choses, mais leurs efforts affleurent à peine faute de moyen et parfois de courage politique. On lui reproche son « étrangeté », mais la danse contemporaine n'a pas encore de quoi prendre son envol ou son autonomie. À part le CCF, il n'y a pas d'autres salles équipées pour accueillir des spectacles d'ampleur, et l'aide de la France se tarit inexorablement.

Donner à voir ce qui se passe, c'est bientôt ce que nous est apparu le plus évident. C'est aussi ce qui motive Orchy à monter et assurer, début 2003, les ateliers d'expérimentations chorégraphiques au CCF.

C'est ce qui le pousse à organiser, en Octobre prochain, la troisième édition de son festival, Makinu Bantou. C'est ce qui le motive désormais à mettre sur pied un centre de création, de répétition et de représentation chorégraphique, ouvert aux danseurs d'Afrique et d'ailleurs. En allant sur place, Convoi exceptionnel a forgé et compris un peu mieux le sens de sa démarche. Voir ce qui se passait, prendre note et interroger ; goûter le plaisir d'être emporté par la fougue artistique et africaine des équipes sur place ; aider ; remettre en question notre démarche et le bienfondé de nos intentions ; porter une attention inattendue à des équipes qui en font déjà beaucoup, les encourager à s'activer d'avantage. Notre projet, encore très jeune, a mûri en miroir du travail des équipes rencontrées. Il s'est émerveillé du cadre de vie local et de la douceur de certains rapports humains, il a épousé l'urbanisme de Brazzaville, fait cas de son architecture et tente désormais de coller au plus près aux murs peints qui enserrnent le cercle Sony Labou Tansy, aux eucalyptus qui font de l'ombre au CFRAD, aux rues mal éclairées pendant la nuit si longue. Convoi Exceptionnel évoluera encore selon d'autres influences et au cœur d'autres réalités, ultérieurement. Nous nous laissons encore le temps d'apprécier cette première immersion, de réaliser combien elle fut déterminante et de sonder les mondes qu'elle nous a faits entr'apercevoir.



UNE CHARTRE,

CONVOI

EXCEPTIONNEL

SE

VEUT

UNE

ASSOCIATION

À

BUT

SOLIDAIRE,

HUMANITAIRE

ET

CULTUREL.

Son objectif est d'accompagner de différentes manières, des projets culturels menés sur des territoires difficiles, principalement en Afrique, par des artistes ou des collectifs artistiques. Certains d'entre eux ont une démarche de création repérée en Europe et dans le reste du monde, d'autres sont dans un souci de rencontres et de croisement d'expériences. Leur point commun est le désir de mener à bien sur leur territoire un projet unique consistant à développer leur art, à forger une réelle volonté de création, à former la population à des disciplines artistiques parfois nouvelles telle que la danse contemporaine, à favoriser les échanges sur leur propre continent.

DES MISSIONS

À l'écoute de ces projets, de ces personnalités et individualités qui les animent, **Convoi Exceptionnel** souhaite se placer comme un partenaire, un accompagnateur mais à aucun moment comme un initiateur. **Convoi Exceptionnel**, telle une véritable ONG culturelle désire aider et soutenir ces projets par divers biais, en tendant une main et une oreille attentive aux attentes, volontés, soucis de ces projets en devenir. En respectant pleinement l'autonomie des personnalités qui les animent, sans ingérence, avec une attention particulière pour les cultures et les traditions des différents pays traversés, dans une unique volonté de soutien et de développement de leur action dans des territoires aux difficultés économiques et politiques évidentes, **Convoi Exceptionnel** souhaite permettre la réalisation de ces projets. Pour cela, l'association mettra en œuvre différentes actions, moyens et méthodes pour soutenir ces aventures. D'abord dans un choix le plus pertinent possible des équipes à soutenir, des projets qui nous paraîtrons les plus pertinents dans la ville ou le pays concerné mais également par le degré de faisabilité, et l'implication réelle des partenaires de ces pays-là.

Convoi Exceptionnel mettra en œuvre différentes actions :

- ↳ par le biais de convoi de matériel technique récupéré auprès de structures culturelles françaises et européennes, permettre l'équipement de lieu et d'espace de création.
- ↳ En acheminant du matériel de documentation permettant l'exercice du regard sur différentes formes de spectacles et d'esthétiques
- ↳ En soutenant des démarches administratives, et en accompagnant la faisabilité de ces projets sur leur territoire, en restant attentifs au contexte économique et politique.
- ↳ En réunissant des fonds pour financer des projets d'envergures, du type construction ou réhabilitation de lieux.

- ↳ En rédigeant une revue (dont vous lisez le premier numéro) pour transmettre le maximum d'information sur les aventures soutenues
- ↳ En coproduisant des documentaires destinés à la télévision pour faire résonner et rayonner ces projets.

L'ambition de **Convoi Exceptionnel** est grande : elle ne pourra donner, ni trouver toutes les réponses aux multitudes attentes exprimées. Notre souci sera donc d'accomplir des choix justes dans les projets soutenus et accompagnés par leur réalisme et la personnalité des porteurs, mais aussi par le degré symbolique qu'ils auront dans les pays traversés.

Convoi Exceptionnel fonctionne avec une équipe resserrée, motivée, réunissant des individus issus de différents milieux professionnels ou étudiants, en capacité de s'engager et de mettre en œuvre les actions énoncées ci-dessus avec détermination. Chacun prêtera son savoir-faire ou ses aptitudes en fonction de ses domaines de compétences, et des réseaux qu'il pourra mettre en œuvre. Notre souci est d'accompagner des projets avant tout locaux, de soutenir sa pérennisation, et de développer son fonctionnement et son action dans et pour le pays, la ville, pour lequel il a été imaginé et rêvé.

Convoi Exceptionnel fera appel à toutes les bonnes volontés, à la participation généreuse des professionnels de la culture français et européens, à l'engagement des pouvoirs publics, et au soutien des sociétés privées qui sauront déterminer de vrais choix à nos côtés, dans les aides qu'ils pourront apporter à ces projets.

Vous pouvez nous aider en adhérant à notre association et ainsi vous inscrire dans notre démarche générale à laquelle vous serez associés et informés des avancées régulièrement. Adhésion en ligne sur www.convoexceptionnel.org

